

Onze rêves de suie

Du même auteur
aux éditions L'École des loisirs

Pendant la boule bleue, 2002

Au nord des gloutons, 2002

Nos bébés-pélicans, 2003

Le deuxième Mickey, 2003

La course au kwak, 2004

L'arrestation de la grande Mimille, 2007

Belle-Méduse, 2008

Un œuf dans la foule, 2009

Le radeau de la sardine, 2009

MANUELA DRAEGER

Onze rêves de suie

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
de la bourse Jean Gattégno 2008
du Centre National du Livre

ISBN 978.2.87929.750.7

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LA BOLCHO PRIDE

.1.

Ton nom Imayo Özbeg. Tu es en train de brûler. Je vais à toi. Mes souvenirs sont les tiens.

Ton nom est Imayo Özbeg. Nous avons été élevés dans le même dortoir. Tu es en train de brûler. Je vais à toi. En ce moment nous allons tous vers toi. Mes souvenirs sont les tiens.

Ton nom est Imayo Özbeg, et depuis toujours nous nous considérons comme membres de la même famille. Nous avons en tête les images de la même rue, avec ses portes grillagées et ses couloirs ouverts tantôt sur l'obscurité, tantôt sur le malheur muet des pauvres, tantôt sur rien. Nous allions dans la même école. Nous avons été élevés par les mêmes grands-mères, les mêmes oncles et tantes, et, pendant des années, nous avons dormi dans le même dortoir. En compagnie des adultes, nous allions régulièrement défiler dans le cortège de la Fierté bolchevique. Cette année les choses ont mal tourné. Tu es en train de brûler. Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous

échangeons nos derniers souffles. Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux. Mes souvenirs sont les tiens.

Ton nom est Imayo Özbeg, et, si on souhaite te rencontrer, on doit errer un bon moment dans le quartier Amaniyak Kree, au centre du Bloc Negrini. Dorénavant, pour te revoir et te parler, il faudra errer encore, mais ce sera après un long parcours dans un autre monde, et rien ne dit que ce monde existe. Depuis toujours nous nous considérons comme membres de la même famille. Nous avons en tête les images de la même rue, avec ses portes grillagées et ses couloirs ouverts tantôt sur l'obscurité, tantôt sur le malheur muet des pauvres, tantôt sur rien. Les rues portaient des numéros, mais nous préférons leur attribuer les noms de nos héros et de nos héroïnes, les noms de nos dragons, les noms de nos martyrs. Adiyana Soledad, Leel Fourmanova, Iada Thünal, Ravial Mawash, Dolmar Dong.

Nous allions dans la même école, en face du dortoir Doumna Tathaï. Tu étais très ami avec mon petit frère. Pendant deux ans, vous avez occupé le même pupitre. Nous avons été élevés par les mêmes grands-mères, les mêmes oncles et tantes, et, pendant des années, nous avons dormi dans le même dortoir. En compagnie des adultes, nous allions régulièrement défiler dans le cortège de la Fierté bolchevique. Quand je recule très loin dans ma mémoire, quand je me dirige vers les brouillards qui précèdent l'enfance consciente, je m'aperçois que j'ai retenu les images des manifestations et de la fête. Déformées, fragmentaires, réinventées, mais je les ai retenues. Il est vrai qu'au milieu de notre quotidien tout gris, elles avaient le caractère de brusques explosions de couleurs. Tous les ans, vers le milieu du mois d'octobre, se déroulait la fête

de la Fierté bolchevique ou bolcho pride. Rappelle-toi à quel point cela illuminait notre enfance. Avec toutes les autres familles des ghettos voisins, nous rejoignons le flot des gens qui allaient participer aux réjouissances. Grands et petits, personne ne boudait son plaisir, et c'était même le seul moment, en douze mois de temps, où nous entendions des rires cascader un peu partout autour de nous. Cette année les choses ont mal tourné, la bolcho pride a été une fête de la violence et du malheur.

Tu es en train de brûler. Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles.

Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux.

Mes souvenirs sont les tiens.

Ton nom est Imayo Özbeg, et, si on souhaite te rencontrer, on doit errer un bon moment dans le quartier Amaniyak Kree, au centre du Bloc Negrini. Dorénavant, pour te revoir et te parler, il faudra errer encore, mais ce sera après un long parcours dans un autre monde, et rien ne dit que ce monde existe. Que tu tiennes à rester là-bas inaccessible, que tu t'enfermes là-bas comme un loup malade, ou qu'au contraire tu espères de nombreuses visites, ce sera difficile de te retrouver. Nous savons tous qu'il y aura entre nous, bientôt, d'affreux et infranchissables ravins. À partir du moment où tu te seras éteint, de nombreux obstacles nous sépareront. Mais ne parlons pas de l'avenir. Ne parlons pas de ce qui est incertain et incompréhensible. Parlons de notre passé, regardons une dernière fois se succéder les années où nous avons été, où nous sommes fortement ensemble.

Parlons de notre enfance. Depuis toujours nous nous considérons

comme membres de la même famille. Nous avons en tête les images de la même rue, avec ses portes grillagées et ses couloirs ouverts tantôt sur l'obscurité, tantôt sur le malheur muet des pauvres, tantôt sur rien. Les rues portaient des numéros, mais nous préférons leur attribuer les noms de nos héros et de nos héroïnes, les noms de nos dragons, les noms de nos martyrs. Rue Adiyana Soledad, rue Leel Fourmanova, venelle Iada Thüнал, boulevard Ravial Mawash, passage Dolmar Dong.

Nous allions dans la même école, en face du dortoir Doumna Tathaï. Tu étais très ami avec mon petit frère. Au cours moyen, nous avons partagé le même pupitre. Nous avons été élevés par les mêmes grands-mères, les mêmes oncles et tantes, et, pendant des années, nous avons dormi dans le même dortoir. En compagnie des adultes, nous allions régulièrement défiler dans le cortège de la Fierté bolchevique. Quand je recule très loin dans ma mémoire, quand je me dirige vers les brouillards qui précèdent l'enfance consciente, je m'aperçois que j'ai retenu les images des manifestations et de la fête. Déformées, fragmentaires, réinventées, mais je les ai retenues. Il est vrai qu'au milieu de notre quotidien tout gris elles avaient le caractère de brusques explosions de couleurs et que même un bébé pouvait être sensible à la différence.

Tous les ans, vers le milieu du mois d'octobre, se déroulait la fête de la Fierté bolchevique ou bolcho pride. Rappelle-toi à quel point cela illuminait notre enfance. Avec toutes les autres familles du Bloc Negrini et des ghettos voisins, nous rejoignons le flot des gens qui allaient participer aux réjouissances. Grands et petits, personne ne boudait son plaisir, et c'était même le seul moment, en douze mois de temps, où nous entendions des rires cascader un peu partout autour de nous.

La bolcho pride était en général interdite, mais nous étions si nombreux à passer outre que la police ce jour-là adoptait un profil bas, restait à l'écart et n'intervenait qu'au moment de la dispersion, quand nos meilleures têtes brûlées commençaient à exprimer avec des cocktails la rage d'avoir à jamais tout raté, ou lynchaient quelques indicateurs ou des personnels infiltrés. Il faut dire aussi que, déjà à l'époque, les autorités nous considéraient comme des vestiges inoffensifs, des surgissements absurdes du passé, fossilisés, naphthalinés et ridicules, et qu'elles nous accordaient le droit à manifester afin de canaliser nos amertumes et également, je pense, afin d'actualiser leurs fichiers des amis de la subversion, et d'évaluer pratiquement l'état de nos forces. Sur le parcours de notre immense cortège, ou déambulant entre les stands, on rencontrait souvent, en effet, des touristes patibulaires, habillés comme tout le monde de vêtements militaires haillonneux, mais munis d'un matériel photographique haut de gamme ou de caméras vidéo miniaturisées. C'est ce genre de types qui se faisaient étripier en fin de cortège, quand ils n'avaient pas eu l'intelligence de s'éclipser à temps. Nos komsomols ne leur laissaient alors aucune chance, et, soit dit en passant, surtout aujourd'hui où nous avons perdu plusieurs des nôtres, je ne compte pas m'apitoyer sur leur sort.

Quand j'évoque la bolcho pride, et je suppose que tes impressions et les miennes se recoupent, j'ai d'abord en mémoire les images imprécises de ma très petite enfance, des souvenirs de foule traversée au milieu des jambes et des genoux, j'ai en mémoire la rumeur énorme, ininterrompue, des manifestants en marche. Quand je tombe, on me rattrape. Quand je suis fatiguée, on me hisse sur les épaules de quelqu'un, un oncle, mon père, je ne sais.

Du haut de mon perchoir, pas vraiment en équilibre, obligée, pour ne pas glisser, de me pencher sur des cheveux à l'odeur de sueur et de bois humide, je domine le déferlement des masses. Mon oncle ou mon père, ou un adulte appartenant à cette vaste catégorie, me tient par une cheville, l'autre main étant occupée à envoyer des vociférations, poing fermé, en direction du ciel et des capitalistes. Je ne comprends pas un mot de ce que hurle la multitude. Je me cramponne au front de mon porteur. J'ai un peu peur de cette marée tonitruante qui m'encercle. J'ai peur de filer soudain vers la terre et de me faire piétiner par les légions prolétariennes. La peur m'excite. À mon tour je pousse des cris, des cris suraigus qui s'adressent à moi-même plus qu'à l'ennemi. Je suis aux anges.

Je retrouve ensuite des images plus récentes, liées à un âge où déjà je m'étais approprié le langage et où, sans doute, je devais posséder mes premières notions d'idéologie égalitariste. Je me rappelle l'émotion qui m'électrisait la veille au soir, quand je déballais le déguisement que les adultes m'offraient pour faire, le lendemain, bonne figure. La plupart du temps, on négligeait ma nature de petite fille et on me déguisait en Dzerjinski. Je n'étais pas peu fière de coiffer une casquette de feutre militaire et de me plaquer sur le visage une fausse barbiche et des moustaches. Mon petit frère, lui, recevait régulièrement une panoplie de Tchépaïev. Il ne se plaignait pas de devoir interpréter, pour le temps de la fête, un personnage aussi célèbre, aussi héroïquement rouge, mais il lui arrivait d'émettre des doutes sur la toque qu'on lui enfonceait sur la tête, et qui, bricolée par la Mémé Holgolde ou d'autres grands-mères avec des tombées de vieille couverture, évoquait médiocrement l'original qu'avait porté le commandant de la vingt-cinquième Division, en

agneau noir frisé, magnifique. Mon petit frère jugeait sa toque moins élégante que ma casquette, et sa déception était flagrante quand nous comparions sa simple moustache noire à ma pilosité dzerjinskienne, moins fournie, mais double. En bons camarades, nous échangeions donc fréquemment nos attributs de chefs implacables, et, très vite, nos postiches se dégradaient. Nous devenions des hybrides plus carnavalesques que révolutionnaires, ce que les adultes ne songeaient pas à nous reprocher. Nous étions petits. Ils se baissaient pour nous câliner et réparer les élastiques qui mettaient nos masques en place. Parfois ils prononçaient quelques évidences joyeuses sur les débuts de la Tchéka ou sur les mitrailleuses de l'Oural. Mais, la plupart du temps, ils se contentaient de nous encourager affectueusement à grandir et à continuer. C'était un peu vague, comme conseil, mais je crois que nous comprenions déjà ce qu'ils avaient en tête : la fidélité à la cause des vaincus, la poursuite du combat quelle que puisse être l'irréversibilité de la défaite, l'enthousiasme à la pensée des occasions perdues. Nous allions grandir à notre tour et porter haut, jusqu'à notre mort, les drapeaux de tous ces désastres.

L'agitation festive s'emparait d'à peu près tous les gens que nous connaissions, enfants et adultes, maniaques et dépressifs, bavards hâbleurs aussi bien que taciturnes à physionomie insoumise. La bolcho pride approchait, la grande manifestation populaire, son déferlement rugissant. Pendant une semaine ou deux, l'atmosphère changeait à l'intérieur du cadre familial et dans le ghetto. L'accablement était mis entre parenthèses. La sensation de n'avoir aucun avenir s'estompait. Nous avons tous soudain la certitude d'appartenir à une collectivité de braves, de prolétaires vaillants, lucides, optimistes, sur le point d'être entraînés dans quelque

chose de lumineux qui allait rompre avec nos habitudes millénaires de naufrage, d'asservissement et de déroute. D'une maison à l'autre, on entendait les gens s'interpeller de façon différente, la voix comme ragailardie par l'imminence d'une nouvelle fraternité insurrectionnelle. Des chants retentissaient à tout moment, issus par exemple de postes à galène qui avaient échappé aux perquisitions, ou diffusés par des gramophones à rouleaux qui avaient été rafistolés et graissés durant l'été, et qui, en dépit des efforts de nos techniciens rouges, réussissaient rarement à se maintenir en état plus d'une demi-journée. La musique révolutionnaire, les chœurs de komsomols et les tangos soviétiques des années trente du vingtième siècle, si indispensables à notre culture, accompagnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre la période de préparation de la manifestation. Tests et répétitions avaient sur les mécaniques des conséquences fatales, et souvent, le jour de la bolcho pride proprement dite, elles diffusaient des hoquets grinçants au lieu de mélodies entraînantes, ou elles restaient muettes. Néanmoins, il y avait suffisamment de machines survivantes, suffisamment de haut-parleurs pour donner tout son caractère triomphal à l'ambiance sonore de l'événement.

La Mémé Holgolde rajeunissait nettement à cette époque de l'année. Les adultes le soulignaient dans leurs conversations et leurs plaisanteries, et elle-même le reconnaissait, avec un brin de malice, n'hésitant pas à dire que le vent et l'odeur d'octobre avaient toujours fouetté sa circulation, régénéré ses neurones et favorisé sur sa peau la disparition des taches de vieillesse.

Or, cette année, les choses ont mal tourné, la bolcho pride a été une fête de la violence et du malheur.

Tu es en train de brûler. Je vais à toi. En ce moment, nous

sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles.

Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux.
Mes souvenirs sont les tiens.

.2.

Tu es en train de brûler au premier étage du bâtiment Kam Yip. Tout crépite autour de toi. Drogman Baatar est mort. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles. Mes souvenirs sont les tiens.

Tu es en train de brûler au premier étage du bâtiment Kam Yip. Tout crépite autour de toi. Drogman Baatar est mort. Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles.

Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux.
Mes souvenirs sont les tiens.

Tu es en train de brûler au premier étage du bâtiment Kam Yip. Tout crépite autour de toi. Drogman Baatar est mort. Elli Zlank brûle lui aussi, quelque part au rez-de-chaussée. Maryama Adougai ne crie plus au secours.

Les incendies ont fait partie de notre quotidien depuis notre plus tendre enfance. Les immeubles du camp avaient des installations électriques défectueuses. Des courts-circuits se produisaient sans arrêt, souvent bénins, sans conséquence autre que des pannes et la puanteur du plastique en train de fondre, mais parfois graves, et alors nous devons en hâte évacuer les locaux, au milieu des

cris, des fumées et de la panique. Il y avait aussi les bombes larguées du ciel par l'ennemi, toujours accompagnées de flammes gigantesques et de malheur.

C'est pourquoi, même pendant les périodes calmes, nous avions l'impression que nous étions à la fois des sous-hommes et des habitants des ruines et du feu.

Je me rappelle les livres que nous lisions, les histoires que les adultes nous racontaient. Notre culture allait dans toutes les directions, mais, dans de nombreux cas, elle reflétait la réalité de notre routine : une fraternité égalitariste que tout mutilait, un paysage de cendres, de barrières, d'enfermement, un ciel lourd, et là-dessus, l'irruption fatale des flammes.

Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tout vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles.

Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux.

Mes souvenirs sont les tiens.

Tu es en train de brûler au premier étage du bâtiment Kam Yip. Tout crépite autour de toi. Drogman Baatar est mort. Elli Zlank brûle lui aussi, quelque part au rez-de-chaussée. Maryama Adougäï ne crie plus au secours. Elle a peut-être cessé de vivre.

Tu fermes les yeux, tu marmonnes des phrases désordonnées, comme si ton corps déjà ne t'appartenait plus, ne te répondait plus, et que cela se traduisait dans ta bouche par un discours misérable d'homme ivre.

Les incendies ont fait partie de notre quotidien. Les immeubles du camp avaient des installations électriques défectueuses. Des courts-circuits se produisaient sans arrêt, souvent bénins, sans conséquence autre que des pannes et la puanteur du plastique en

train de fondre, mais parfois graves, et alors nous devions en hâte évacuer les locaux, au milieu des cris, des fumées et de la panique. Il y avait aussi les bombes larguées du ciel par l'ennemi, toujours accompagnées de flammes gigantesques et de malheur.

C'est pourquoi, même pendant les périodes calmes, nous avions l'impression que nous étions à la fois des sous-hommes et des habitants des ruines et du feu.

Je me rappelle les livres que nous lisions, les histoires que les adultes nous racontaient. Notre culture allait dans toutes les directions, mais, dans de nombreux cas, elle reflétait la réalité de notre routine. Après un parcours en pays onirique, nous revenions bien vite dans les territoires que nous connaissions depuis toujours : une fraternité égalitariste que tout mutilait, un paysage de cendres, de barrières, d'enfermement, un ciel lourd, une atmosphère de défaite absolue, et, là-dessus, l'irruption fatale des flammes.

Prenons par exemple les narrations fantastiques que la Mémé Holgolde inventait pour nous quand elle n'était pas occupée à gérer notre clandestinité ou à planifier les tempêtes insurrectionnelles qui devaient rétablir, en quelques flambées de jours et de nuits, les choses sur terre. La Mémé Holgolde aimait rire, elle aimait l'humour du désastre, et toutes ses histoires n'étaient pas aussi lugubres que nos paysages ordinaires, mais bon nombre d'entre elles l'étaient. Je pense à celles qui mettaient en scène nos héroïnes préférées, l'éléphante Marta Ashkarot ou Igriyana Gogshog, la vieille tueuse vagabonde, ou encore Bobby Potemkine, le loser mélancolique. Je n'oublie pas non plus les récits dans lesquels apparaissaient ces oiseaux semi-humains que la Mémé Holgolde appelait les cormorans étranges, et qui savaient vivre dans les flammes, dans la clandestinité et dans la mort. Aucun de

ces contes n'était spécifiquement destiné à des enfants, sinon en ce sens qu'ils remplissaient une fonction éducative. Il s'agissait de ne pas laisser notre sens du merveilleux s'égarer sur des chemins trop neutres, il s'agissait aussi de nous donner des modèles pour mieux traverser l'adversité, du moins jusqu'à notre décès. Pour savoir plus tard quoi faire, savoir comment surmonter notre épouvante, savoir garder courage et frapper l'ennemi coûte que coûte.

Une image ici de la Mémé Holgolde.

Voilà. Nous sommes rassemblés, debout, assis, autour d'elle. Nous attendons qu'elle reprenne une aventure de Marta Ashkarot ou d'Igriyana Gogshog, laissée en plan la semaine précédente. Tu es là, toi aussi, Imayo Özbeg, avec ta mèche châtaine au milieu du front, le reste de tes cheveux dépeigné, et tes yeux noirs brillants, rêveurs, qui en général ne se fixaient pas sur nous, mais sur l'ailleurs.

Je venais d'avoir sept ans quand autour de nous les adultes se mirent à parler d'une bolcho pride qui ne ressemblerait pas aux autres. Nous répétions en catimini les bouts de phrases que nous captions lorsque entre eux ils discutaient. À ce que nous comprenions, la grande manifestation aurait un caractère plus euphorique encore que d'habitude. Nos astrologues en effet avaient calculé que nous ne nous trouvions plus qu'à cent ans exactement du déclenchement de la révolution mondiale. Seulement cent fois trois cent soixante-cinq jours nous séparaient désormais de l'irrépressible marée des humbles, de leur irruption définitive sur la scène de l'histoire. Cent fois douze petits mois de rien du tout, et, dans les villes, sur tous les continents, les camps se videraient, l'insurrection égalitariste volerait de victoire en victoire, les pauvres prendraient leur destin en main : ainsi le prédisaient nos légendes

rouges depuis la nuit des temps. Un siècle tout rond, et les choses s'arrangeraient pour la population mondiale. Il n'y avait donc plus très longtemps à attendre.

– Ça prend bonne tournure, assurait la Mémé Holgolde.

Nous nous écartions poliment pour éviter son haleine de louve et ses postillons.

– C'est en passe de réussir, affirmait-elle.

Elle mâchonnait du fromage sec de brebis mélangé à des languettes de viande boucanée, une friandise typique de l'époque, qu'on dégustait principalement au moment des célébrations d'automne. Notre léger mouvement de retrait ne l'offusquait pas. Elle avait des côtés rigoristes, elle prônait une hiérarchie de fer dans le Parti et le respect des aînés, mais à nous, ses arrière-petits-enfants, elle pardonnait tout.

La Mémé Holgolde avait un âge invraisemblable, ses jambes ne la portaient plus et son organisme avait eu tendance à se ratainer depuis les soixante dernières années, mais elle avait conservé sa bonne grosse tête d'autrefois, et, même si son mâchonnement nous faisait penser à une rumination de vache, nous ne ressentions pas trop de gêne à nous frotter à elle, quand on nous menait à elle pour la saluer.

– Ça viendra à toute vitesse, maintenant, se réjouissait-elle.

Ses petits yeux gris laiteux pétillaient de satisfaction politique, d'excitation révolutionnaire et de gourmandise.

– Préparez-vous, mes petits, s'échauffait-elle. Préparez-vous, ça va venir tout vite, c'est comme si que c'était demain!

D'autres images encore.

Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles.

Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux.
Mes souvenirs sont les tiens.

.3.

Autres images encore.

Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles.

Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux.
Mes souvenirs sont les tiens.

Autres images encore.

La Mémé Holgolde eut un hoquet. Elle était en train de boire. Une seconde plus tôt, son estomac lui avait renvoyé jusqu'à la langue un peu de lait de brebis au pemmican, et maintenant elle ravalait cela. Elle eut un geste pour remonter sur son nez ses lunettes qui avaient glissé, puis elle aspira de nouveau plusieurs gorgées. La boisson avait blanchi le contour de sa bouche et formait une perle sur la moustache qui ornait sa lèvre supérieure. Elle termina son verre calmement et le reposa à côté du fauteuil où elle trônait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans jamais dormir, dans l'espoir d'assister quelle que fût l'heure au réveil de la révolution mondiale, à l'embrasement généralisé et à l'avènement de la fraternité prolétarienne. Le verre tinta sur la table de chevet et, comme il était trop près du bord et menaçait de tomber, la tante Boyol avança la main en urgence et le repoussa.

Personne d'autre n'avait bougé, en particulier parmi les enfants. La Mémé Holgolde s'était interrompue dans son récit afin de se désaltérer, mais elle n'avait pas déclaré qu'elle remettait la suite

à plus tard. Elle avait simplement marqué une pause, et c'était à un moment critique, au moment où l'éléphante Marta Ashkarot reniflait devant elle la présence du vide et décidait de ne pas faire un pas supplémentaire tant que la lumière du jour ne serait pas rétablie. Avec l'éléphante, nous venions de marcher lentement dans les ténèbres, attentifs à tout, aux senteurs de la forêt équatoriale, aux bruits et aux silences de la nuit, aux frémissements des feuilles dans les fourrés. La parenthèse du lait de brebis se fermait. La Mémé Holgolde s'essuya les lèvres d'un revers de main. Nous étions prêts à flairer de nouveau devant nous, avec la trompe, pour comprendre si le ravin à nos pieds était profond ou pas.

Une fois par mois environ, les grands-mères et les tantes qui nous avaient en charge nous conduisaient auprès de la Mémé Holgolde. Celle-ci, par mesure de sécurité, changeait souvent de résidence, mais elle emportait avec elle son trône et son odeur de laitages caillés, ses odeurs de feu de camp, de champignons et de bombes artisanales. Nous étions réunis devant elle, en demi-cercle, une quinzaine de garçonnetts et de fillettes qui ne la quittaient pas des yeux. La Mémé Holgolde parlait depuis une alcôve mal éclairée, dans un coin de la pièce principale de cette maison qui était la sienne depuis une demi-année et qu'elle appelait le sovkhoze, parce que les fenêtres donnaient sur un terrain en friche où le plus souvent vaguaient deux oies et un chien noir. Les animaux réels nous intéressaient, mais Marta Ashkarot l'éléphante était prioritaire. Elle se trouvait à l'intérieur du récit de la Mémé Holgolde, à l'intérieur de la tête et de la bouche de la Mémé Holgolde, et nous ne regardions pas autre chose.

Dans la grande salle se tenaient aussi le soldat Daravidias et le soldat Brudmann, ainsi que l'inévitable inspectrice sanitaire, qui

était en uniforme et prenait des notes sur l'état des lieux, l'identité des présents et la teneur de leurs propos. L'inspectrice sanitaire avait certainement son nom inscrit sur la barrette épinglée à sa poche de poitrine, mais nous la détestions trop pour songer à la différencier des autres gardiennes de camp que le destin nous obligeait à côtoyer. Personne ne se tournait vers elle, personne ne s'intéressait à ses faits et gestes, elle restait une ennemie anonyme, membre d'une des obscures institutions répressives du camp, et, bien que chacun et chacune de nous fantasmât sur une occasion et un moyen de la tuer, nous lui refusions le droit d'exister clairement dans notre conscience. Je ne tiens pas aujourd'hui à modifier son statut. Elle se déplaçait au milieu de nous tout en inscrivant je ne sais quelles indications sur son carnet de dénonciatrice, mais elle ne faisait pas partie de la pièce. Elle ne faisait pas partie de la pièce, et donc : assez sur elle.

De temps en temps, le soldat Daravidias et le soldat Brudmann jetaient un coup d'œil vers la fenêtre. C'était une période où la majorité des membres de la fraction Werschwell étaient partis pour le front, et où les attaques de pogromistes se faisaient plus rares, sans doute parce que, pour nous atteindre, il fallait franchir trop de barrages. Pendant notre enfance, si on exclut les bombardements, les incendies naturels et les arrestations nocturnes, le camp était pour nous un endroit sûr. Néanmoins, le soldat Daravidias et le soldat Brudmann assumaient leurs responsabilités et surveillaient l'extérieur. Ils étaient prêts à organiser notre défense, et je sais que la présence de l'inspectrice sanitaire les rassurait, car, en cas d'intervention inopinée de l'ennemi, ils l'auraient immédiatement prise en otage.

De l'autre côté de la fenêtre, dans le terrain vague et même

